

## Faire cercle avec les arts autochtones : entretien avec celles qui tracent d'autres chemins

Marie-Paule Grimaldi

Number 262, Fall 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/88348ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

### ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Grimaldi, M.-P. (2017). Faire cercle avec les arts autochtones : entretien avec celles qui tracent d'autres chemins. *Spirale*, (262), 81–88.

# Faire cercle avec les arts autochtones : entretien avec celles qui tracent d'autres chemins

*Par Marie-Paule Grimaldi*



Espace Culturel Ashukan  
Photo : Productions Feux Sacrés

Elles sont cinq directrices artistiques, autochtones ou non, dont le travail a créé des espaces de rencontre avec les arts autochtones et permis le rayonnement de ceux-ci à travers des événements d'envergure en 2017. Saisissant l'occasion des célébrations entourant le 150<sup>e</sup> anniversaire du Canada et le 375<sup>e</sup> anniversaire de Montréal pour affirmer des postures à la fois critiques et rassembleuses, pour renouveler les regards, les discours et les rapports entre les cultures et les peuples, elles se consacrent chacune à leur manière au «*passage progressif de "l'Indien inventorié" (par les autres) à "l'Amérindien conteur" (de ses propres récits)*», pour reprendre les mots de Guy Sioui Durand dans «*Un Wendat nomade sur la piste des musées*» (2014).

Ce faisant, elles contribuent à faire surgir l'américité, notion que Georges E. Sioui Wendayete (1992) définit à la fois comme «*une spiritualité, et, donc, une idée sociale*» et «*des moyens d'adopter la vision circulaire qui est si caractéristique de l'Amérique*». Elles participent à construire des territoires de convergence, tant imaginaires que réels, pour les artistes autochtones,

dans un paysage culturel, politique et institutionnel où ceux-ci sont, somme toute, nouvellement reconnus. Leurs paroles croisées décrivent les trajectoires parcourues afin d'en arriver à baliser de tels lieux.

### Passages de passeuses

«*Lorsque j'ai créé les Productions Feux Sacrés, en 2006, je travaillais avec un seul artiste, Richard Fontaine. Quand Richard s'est enlevé la vie, en 2011, ma vie a pris un virage radical; la douleur et mon désarroi face à la perte de mon ami se sont transformés en une force vive, un besoin de croire en l'avenir*, raconte Nadine St-Louis. Cette même année, je revenais d'un parcours sur plus de 280 000 km<sup>2</sup> auprès des 17 communautés innues du Québec et du Labrador pour faire le mapping des créateurs autochtones et documenter leurs besoins, dans le cadre d'un contrat avec le Conseil des arts du Canada. J'ai alors eu la chance de rencontrer et de découvrir l'immense richesse, le talent incroyable et la voix des artistes autochtones; une richesse pourtant très peu connue, absente des médias et souvent incorrectement

représentée. Les artistes et leur art me semblaient un outil idéal pour interpeller le grand public, amorcer une discussion et peut-être contribuer à l'amélioration des relations entre autochtones et allochtones.»

Ses Rendez-vous des arts métissés «*souhaitent combler l'absence de représentation publique des arts autochtones en permettant d'ouvrir et de présenter cette culture à la population montréalaise qui n'a pas les moyens nécessaires pour y accéder (éloignement géographique, contexte social et historique, préjugés)*. Les RVAM permettent, en ce sens, un travail de «*re-création*» de liens sociaux entre autochtones et allochtones, à travers le prisme de l'art. Cette solidarité nouvelle, qui se poursuit d'ailleurs à l'année longue et non pas seulement lors des trois jours du festival, est en soi une véritable preuve de succès.»

À OBORO, déjà en 2015, le comité artistique était très inconfortable à l'idée de célébrer des événements coloniaux. Claudine Hubert se souvient «*d'une rencontre avec Skawennati, dans son atelier, où [elles se]*



Susan Dugas, *Sacobie au FAVA*  
Photo : Jean-Sébastien Dugas

creus[aient] la tête pour trouver de quelle manière [elles] all[aient] aborder l'enjeu» : «À la blague, elle a lancé que nous devrions accueillir uniquement des artistes autochtones toute l'année : nos regards se sont croisés avec une étincelle, et c'est là que nous avons su que c'était ce que nous allions faire. Nous avons mis près de deux ans à penser comment monter cette programmation, quelle identité elle porterait, avec la lucidité que nous n'étions pas un organisme spécifiquement autochtone. Mais nous avons eu la chance d'être guidés par Skawennati dans ce travail. Plus 2017 approchait, plus nous voyions que notre projet s'inscrirait dans une mouvance – le rapport de la Commission de vérité et réconciliation du Canada était sorti environ un an auparavant. Notre souci était de demeurer alertes aux discours critiques et à l'attention soudaine portée à la question de la réconciliation.

OBORO appuie et reçoit de nombreux artistes autochtones de partout au pays depuis ses tout débuts. Il était très important pour nous de ne pas arriver avec cette programmation hors du vide, mais qu'elle s'inscrive dans la continuité de nos valeurs. Guidés par les membres autochtones de nos comités administratif et artistique, nous avons voulu mettre en pratique l'idée "d'autochtoniser" l'institution – en anglais, le verbe "indigenizing" est devenu plus courant. Ainsi, nous avons approché quatre artistes qui avaient récemment eu des projets à OBORO et nous leur avons demandé de faire le relais de la programmation en présentant leurs œuvres ou celles d'autres artistes. Ensuite, nous avons invité Skawennati à présenter la première exposition, d'une part car elle est mohawk et d'autre part parce qu'elle a investi énormément de temps, d'efforts et de sa générosité à aider OBORO à se doter des moyens pour tendre vers des manières de faire autochtones. Et c'est un travail en cours qui ne s'arrêtera jamais.»

Créer d'autres formes à même son fonctionnement n'est pas étranger au geste artistique en soi, et cette

## Nadine St-Louis

Nadine St-Louis est fondatrice et directrice des Productions Feux Sacrés, l'organisme qui est derrière la création, entre autres projets, de l'Espace culturel Ashukan, un lieu d'exposition-boutique situé dans le Vieux-Montréal et dédié à l'art autochtone, ainsi que des Rendez-vous des arts métissés, dont la 5<sup>e</sup> édition, qui avait lieu du 16 au 18 juin 2017, a rejoint son plus large public à ce jour. Auparavant, Nadine St-Louis a travaillé pendant cinq ans auprès de l'Institut Tshakapesh, à Uashat, dans l'organisation du symposium de peinture MAMU présenté au Musée Shaputuan, un événement d'échanges inter-culturels entre des artistes d'art visuel autochtones et non autochtones. Le premier événement des Productions Feux Sacrés a été l'exposition *11 Nations*, présentée au marché Bonsecours en 2011.

capacité de métamorphose s'opère également à l'intérieur des productions autochtones. Dans l'introduction du rapport *C'est vital – Portraits dynamiques de la production culturelle en milieu urbain au Québec* publié par DestiNATIONS, on peut lire : «Après des siècles à avoir été contraints à produire cachés, à se voir interdire nos cultures et à subir une assimilation, plusieurs de nos histoires, de nos traditions et de nos forces créatrices se sont perdues. Heureusement, d'autres ont perduré malgré tout, se sont transformées ou ont été créées. La production culturelle autochtone se retrouve, se réinvente et se reconstruit.»

«Des cultures vivantes sont vouées à changer, à échanger et à se transformer. C'est entre autres ce mouvement qui assure le dynamisme des identités et des cultures», dit Marie-Josée Parent, directrice de l'organisme aux visées particulièrement fédératrices. Le rapport *C'est vital* met l'accent sur le rôle de la production culturelle dans la reconstruction culturelle : «[L]a reconstruction est un processus complexe qui comporte des aspects multiples impliquant de rassembler des morceaux de vies et de systèmes de connaissance autochtones qui ont

été oubliés, perdus, dispersés, spoliés ou exploités, afin de rafraîchir la base cohérente et solide de l'approche circulaire de la vie qui distingue les cultures autochtones. Dans ce contexte, la transformation concerne une reconstruction culturelle qui raconte une histoire différente», tant individuelle que collective.

Le sens de la communauté est d'ailleurs intrinsèquement lié aux préoccupations artistiques de Pauline Dugas : «Le Festival des arts visuels en Atlantique est né parce qu'il n'y avait aucune structure pour la promotion et la diffusion des arts visuels actuels dans notre région. Depuis ses débuts, l'événement a contribué à faire que la rencontre ait lieu entre des artistes visuels d'ici et d'ailleurs, et le grand public. L'impact de la création de ce festival a été grand, plusieurs projets en ont découlé par la suite, comme la mise sur pied d'une galerie d'art permanente, la Galerie d'art Bernard Jean, située au Centre culturel de Caraquet.» Le rapport au territoire habité et à la terre, question posée collectivement, a été le thème de la 21<sup>e</sup> édition du FAVA, qui recevait en tant que marraine de l'événement l'artiste mi'kmaq Francine Francis de Metepenagiag First Nation, au Nouveau-Brunswick.

«J'ai également choisi ce thème parce que je crois qu'il est plus que temps que la rencontre ait lieu entre la communauté artistique mi'kmaq et les communautés artistiques d'ici et d'ailleurs», ajoute Pauline Dugas. Un thème qui n'est pourtant pas nouveau : «[P]lusieurs familles de la région ont des origines mi'kmaq, certaines familles connaissent cette histoire et d'autres n'en ont aucune idée. Il m'apparaissait donc d'autant plus important de nous ouvrir à cette réflexion sur l'apport culturel du peuple mi'kmaq à notre culture.» La justice environnementale et la résistance aux détériorations écologiques étant au cœur des idées de décolonisation de la nature, le FAVA a de plus présenté des conférences - notamment *Les résistances en Mi'gma'gi*, présentée par la Warrior Suzanne Patles de la communauté d'Eskasoni et par Paul Francis de la communauté d'Elsipogtog - ainsi que deux programmations cinématographiques de films réalisés par des cinéastes des Premières Nations, *Avènement/Territoire* et *Corps à corps/Territoire*, dirigés par Rodrigue Jean en partenariat avec Présence autochtone de Montréal.

Pour Emilie Monnet, la création de Scène contemporaine autochtone et des Productions Onishka répondait à des intérêts et besoins différents : «Souvent, j'ai l'impression qu'on a tendance à voir l'art conçu par des artistes autochtones comme uniquement associé aux traditions, au traditionnel, comme une ode au Passé. Le mot "contemporain", c'est une façon pour nous de nous projeter dans le futur et de faire en sorte que la société nous perçoive ainsi : thriving and present. Plutôt qu'un vestige du passé, nous sommes de plus en plus présents dans toutes les sphères de la société et nous continuerons de l'être. Nous sommes des artistes d'aujourd'hui, les médiums que nous utilisons sont ceux d'aujourd'hui et nos créations interrogent le monde d'aujourd'hui.

L'identité de SCA est en mouvance. Pour le moment, deux éditions ont été présentées à Montréal et une

version réduite de SCA a également été présentée en Amérique du Sud en mars dernier suite à une invitation de l'ambassade du Canada en Argentine. Le mot festival ne semblait pas adéquat pour nommer ce qu'est SCA. J'ai donc préféré le terme "manifestation artistique et critique"... J'aime bien l'idée d'une plateforme aussi. Dans tous les cas, SCA fait référence à un espace de diffusion, de collaborations artistiques, de rencontres et de réflexions. Ce dernier aspect est très important pour moi. J'aime aussi les idées de partenariats, de mise en commun de ressources, de créativité et de réflexion sur comment

s'agit de se placer aux limites, aux frontières, pour nouer ou délier les dynamiques relationnelles, lutter et accueillir, écouter et oser le franc-parler. Quels étaient les défis, voire les chocs culturels, sur cette route? «Par leur nature, les RVAM sont destinés à présenter une réalité méconnue et difficile d'accès pour le grand public, dit Nadine St-Louis. Le terme "choc culturel" n'est peut-être pas approprié dans ce contexte, mais les découvertes et les surprises ont été abondantes de part et d'autre! La réalité est que plusieurs personnes sont extrêmement intéressées à aller à la rencontre des cultures au-

### Claudine Hubert

Claudine Hubert est directrice artistique du centre d'artistes OBORO, à Montréal, qui consacre l'entièreté de sa programmation 2017 aux artistes et à la pensée autochtones, et ce, à travers des résidences (Mélanie O'Bomsawin), des expositions (Skawennati, Skeena Reece), des cercles de lecture (Guy Sioui Durand, Tomson Highway), des formations, des événements et des activités de médiation culturelle. Après trois ans passés à Saint-Jean, au Nouveau-Brunswick, où elle a cofondé le centre d'artistes Tiers-espace, elle a intégré OBORO en 2007 à titre de coordonnatrice auprès de ses cofondateurs Daniel Dion et Su Schnee.

infuser des valeurs ou des façons de faire autochtones dans la production d'événements de ce genre.» Ayant instauré sa démarche artistique avec des projets d'art communautaire (par exemple au sein d'Agir par l'imaginaire, ateliers qui accueillent des femmes criminalisées) et de performance musicale et scénique (*Birds Messengers*, avec Moe Clark), «la création d'Onishka est venue en quelque sorte faire le pont entre ces deux intérêts : l'art et la justice sociale».

### Transformer et se transformer

Être à la jonction entre culture et société, art et politique, nations et cultures autochtones et occidentales n'est pas une posture simple. Il

tochtones, mais ne savent pas où aller [pour cela], ni comment aborder la chose...»

Même son de cloche du côté de Pauline Dugas lorsqu'elle évoque le FAVA et son contexte acadien : «L'événement s'est déroulé dans un climat de sérénité et d'ouverture à l'autre. Plusieurs des commentaires reçus du grand public soulignaient le fait que les gens étaient heureux d'en apprendre davantage sur les artistes autochtones et qu'ils découvraient avec beaucoup d'intérêt les rituels mi'kmaq et le travail d'artistes mi'kmaq et malécites. Il y a eu beaucoup de générosité manifestée de la part des artistes autochtones lors de cet événement, et nous sommes très heureux, en tant qu'organisation,



Performance de Skeena Reece

*de voir qu'il y a une suite avec ce partenariat établi avec Présence autochtone de Montréal. Nous avons ainsi accueilli à l'événement André Dudemaine de Présence autochtone, qui a à son tour accueilli un artiste du FAVA au début du mois d'août à Montréal, l'artiste mi'kmaq Cyril Sacobie de Kingsclear First Nation, au Nouveau-Brunswick.»*

*«Jusqu'à maintenant, le plus étonnant a été de constater à quel point je ne savais rien et de me défaire de mes propres idées préconçues, de mes attentes, de mes perceptions, et d'accepter d'être en mode écoute et apprentissage, dit Claudine Hubert. Il y a un an à peine, le seul fait de demander à une personne de quelle nation elle était originaire, de lui poser*

*des questions directes sur elle, sur ses origines, me donnait l'impression de marcher sur des œufs. Maintenant, je sais qu'il vaut mieux faire une erreur et l'accepter. Nous traversons une époque complexe en ce qui a trait au vocabulaire et aux idées entourant les rapports entre autochtones et non-autochtones. Notre objectif, avec ce projet, était de créer un environnement où l'on pourrait se parler avec respect, humilité, et avec un vrai désir de rencontre. À cette étape, il faut surtout laisser émerger et écouter les voix qui s'expriment sur ces sujets à même les communautés autochtones. Le silence, l'écoute, le respect et l'attention sont beaucoup plus puissants que toute opinion lancée sans considération sérieuse pour la complexité de ces enjeux.*

*Je crois que nous sommes témoins d'une émergence extraordinaire de ces voix riches, ouvertes aux amitiés, au renouvellement des relations. Cela dit, comment y arriver face aux événements de l'histoire récente? Les artistes ont beaucoup de solutions et de pistes à proposer en ce sens, ils sont essentiels à cette traversée.»*

*Le plus grand défi, aux yeux d'Emilie Monnet, est «d'avoir une équipe de production qui soit entièrement autochtone, ce qui, à long terme, est ce à quoi [elle] aspire avec [s]a compagnie» : «Mais pour cela, il faut investir pour créer un bassin de personnes ressources pouvant occuper des postes de direction technique, de relations de presse ou de conception d'éclairages, par*



*This Time Will Be Different*  
Création de Lara Kramer et Emilie Monnet  
Photo : Adrian Morillo



*Tomson Highway*  
Création de Lara Kramer et Emilie Monnet  
Photo : Stephanie Castonguay

exemple. Au Québec, en plus, se rajoute la barrière de la langue. Trouver des individus qui peuvent à la fois parler et écrire en français et en anglais et qui soient autochtones, ce n'est pas évident et éthiquement ça me fait me poser des questions : lorsqu'on nous a arraché nos langues de force, imposer une deuxième langue coloniale (alors qu'on tente de réapprendre nos propres langues) me semble paradoxal. Sinon, je suis très fière de la qualité artistique et critique de la programmation de SCA cette année. La pratique artistique des artistes autochtones est souvent politisée, leurs voix viennent enrichir le dialogue sur l'état du monde et sur la société tout en étant ancrées dans la spécificité de leur culture et de leur(s) identité(s). Le public et les médias étaient au rendez-vous cette année comme l'année dernière, malgré les nombreux festivals ayant lieu en même temps. J'espère que les gens s'y intéressent et se déplacent par curiosité et pour la qualité artistique de ce qui est proposé : nous sommes des artistes avant tout. Il s'avère que nous sommes également autochtones.»

La création de l'ambassade culturelle internationales et peuples autochtones que souhaite Marie-Josée Parent étant en développement, certains enjeux restent à venir, mais sont néanmoins à prévoir : «*Montréal est et a toujours été une métropole internationale. L'île a toujours été un carrefour de rencontres entre les nations, un lieu de diplomatie et un lieu d'échanges culturels. Notre organisme a souhaité mettre en valeur cette réalité et miser sur la collaboration et le partage des pratiques culturelles. Cela étant dit, loin de nous l'idée de réduire à une seule image les multiples identités des peuples autochtones. Nous souhaitons, au contraire, célébrer la diversité des pratiques, des identités et des cultures tout en permettant une fédération du milieu et en favorisant les collaborations internationales, que ce soit entre des nations d'ici ou d'ailleurs. Pour ce qui est des chocs culturels, il y en aura sûrement! Ça fait partie du défi de découvrir d'autres façons de faire, de*

*penser et d'être. Ces "chocs culturels" sont pour moi importants. Ils rendent possible une remise en question de nos façons de faire qui, elle, participe de l'ouverture vers l'autre. Alors tant mieux s'ils se multiplient! Il faudra néanmoins s'assurer de créer un lieu qui rende possibles ces chocs, tout en douceur.»*

*comme enseignantes, porteuses de savoir, et créent des espaces de transmission fondamentaux pour la reconstruction de nos cultures. Elles le font par un enseignement intergénérationnel, mais aussi interculturel, et n'ont pas peur de faire valoir la vivacité de nos cultures.»*

### Marie-Josée Parent

Après avoir siégé pendant trois ans au comité des arts visuels du Conseil des arts de Montréal et avoir été directrice du centre d'artistes autogéré Les Territoires, l'Acadienne d'origine mi'kmaq Marie-Josée Parent dirige désormais l'organisme DestiNATIONS – Carrefour International des Arts et Cultures des Peuples autochtones, lequel a développé, entre autres activités, un répertoire culturel des artistes et organismes culturels des peuples autochtones et a été producteur exécutif de la célébration du 10<sup>e</sup> anniversaire de la Déclaration des Nations unies sur les droits des peuples autochtones, qui a eu lieu les 12 et 13 septembre 2017. Depuis 2015, l'organisme s'est aussi engagé dans un projet architectural d'envergure : la construction d'un espace de 8000 m<sup>2</sup> situé au centre-ville de Montréal, voué à la reconstruction et au rayonnement des cultures autochtones. Marie-Josée Parent est également coprésidente et coreprésentante du comité de direction du RÉSEAU pour la stratégie urbaine de la communauté autochtone de Montréal.

Et pourquoi tant de femmes, directrices artistiques, choisissent-elles de travailler en ce sens? Marie-Josée Parent répond : «*Ce ne sont pas [uniquement] les femmes qui se placent dans cette posture de pont et [de vecteur] d'émergence. Ce qui est intéressant à souligner, c'est à quel point les femmes autochtones sont des leaders du milieu culturel autochtone et osent, par ce rôle, proposer des modèles hybrides et des visions résolument tournées vers l'avenir, sans néanmoins oublier ou nier le passé. Les femmes se positionnent*

*Emilie Monnet n'est pas davantage surprise : «Les femmes sont les piliers de la transmission des cultures et des langues, en tout cas c'est ce qui est souvent dit en milieu autochtone. Ce sont elles qui sont souvent à l'origine de l'organisation de rassemblements, de manifestations, etc.»* Pourtant, Pauline Dugas rappelle que, dans la culture occidentale, «*le monde des arts a longtemps été dirigé par des hommes, car il était très étroitement lié au pouvoir. Mais comme dans la vie tout est toujours en transformation, la place des femmes dans le monde des*



*arts trouve sa place, fait son chemin. Les femmes sont habituées à faire preuve de résilience et d'ingéniosité dans plusieurs aspects de leur vie de tous les jours. Les femmes ont une force tranquille; comme l'eau gruge la pierre, la douceur et la persistance contribuent également à la construction de ce monde, parfois par des voies sinueuses, des voies quasi invisibles, mais toujours en trouvant leur chemin».*

Sans avoir de réponse par rapport au rôle spécifique des femmes dans la rencontre des cultures, Claudine Hubert, dans «Paroles de féministes» (2017), évoque un *emotional labour*, un investissement de nature affective qui permet aux collectivités d'être liées sur tous les plans, un «travail rendu invisible par une société capitaliste qui le tient pour acquis, accessible

### Pauline Dugas

Pauline Dugas, artiste visuelle et directrice artistique du Festival des arts visuels en Atlantique, a fait partie de la dizaine d'artistes de la région de Caraquet qui se sont regroupés en 1996 sous le nom Existe pour créer l'événement Caraquet en couleurs, devenu dix ans plus tard le FAVA. Avec sa sœur Joane Dugas (directrice générale), elle a placé la 21<sup>e</sup> édition du FAVA, qui s'est tenue du 21 au 25 juin 2017, sous le thème Habiter poétiquement la terre/Wikulti'wkw ula magamikew menaga. Cette édition était consacrée tant à la rencontre avec les artistes mi'kmaq qu'à l'environnement, soit à la relation entre les individus, les peuples et leur milieu de vie.

### Emilie Monnet

Emilie Monnet, artiste interdisciplinaire et directrice artistique de Scène contemporaine autochtone, a fondé les Productions Onishka («réveille-toi», en langue anishinaabemowin) après avoir travaillé plusieurs années en Amérique latine, auprès d'organisations de femmes autochtones et à l'Organisation des Nations unies au Brésil, puis à l'Association des femmes autochtones du Québec en tant que coordonnatrice des dossiers internationaux. La réconciliation a été l'un des thèmes principaux de la 2<sup>e</sup> édition de SCA, qui s'est tenue du 1<sup>er</sup> au 9 juin 2017, mais elle a été traitée d'une manière des plus critiques, tant dans les performances et les spectacles présentés que lors de la journée de discussion avec les artistes engagées Skeena Reece, Tara Beagan et Iehente Adriana Foote.

*en tout temps et gratuit. [...] Dans des postes d'influence traditionnellement réservés aux hommes, [le] défi [des femmes] est de faire reconnaître la valeur intrinsèque de cette charge par leur capacité à faire rayonner de nouvelles méthodologies et des approches réinventées». Nadine St-Louis, pour sa part, ajoute : «Je crois que l'art et la culture servent de liant entre les différents groupes sociaux, qu'ils soient de nature économique, ethnique, générationnelle... Peut-être est-ce une préoccupation féminine que de vouloir se positionner à la tête de cette grande famille qu'est la société afin d'essayer de concilier les besoins des uns et des autres?»*

Dans l'article «Féminisme autochtone militant : Quel féminisme pour quelle militance?» (2014), Aurélie Arnaud, alors responsable des communications pour Femmes autochtones du Québec, rappelait que, tout en regrettant l'âge d'or de l'égalité homme-femme dans leur culture, «les femmes autochtones ont choisi la voie de la famille et de la guérison pour mener leurs communautés vers l'autodétermination». Au Canada, les femmes autochtones ont été les initiatrices de mouvements sociaux, car elles étaient doublement discri-

minées et colonisées, entre autres par la Loi sur les Indiens, par laquelle elles perdaient leurs droits et leur communauté en cas de mariage avec un homme non autochtone.

Le mouvement Idle No More a été lancé par des femmes, dont Teresa Spence a été une importante représentante en raison de la grève de la faim de 44 jours qu'elle a menée afin de rencontrer le premier ministre canadien. Utilisant son propre corps et débordant de ses limites pour se faire entendre, Spence voulait attirer l'attention sur la pénurie de logements dans les communautés autochtones, le sous-financement de leurs écoles, le taux de suicide chez leurs jeunes. Voir des femmes autochtones réinvestir leur rôle social et consacrer leur travail et leur vie à nous entraîner vers l'américité est un événement d'importance. Comme l'écrit la poète innue Natasha Kanapé Fontaine dans «Ske:kon, Kuei, Kwe, Wachiyah, Booohoo, Bonjour» (2017) : «Marchant partout au pays à contre-courant dans une société aux fondements colonialistes et paternalistes, nous avançons, et nous n'avons même plus peur de l'avenir.» Et elles ne sont pas seules. ■